

VI - L'UNIVERSITE ET SES ETUDIANTS

NOURIA REMAOUN-BENGHABRIT (*)

Les étudiants de première année**INTRODUCTION :**

L'augmentation régulière du nombre d'étudiants depuis la RES en 1971 a abouti ces dernières années à l'émergence d'une réalité: celle des taux de redoublement en 1ère année? avoisinant pour certaines filières les 60%. Le rapport à l'institution universitaire des nouveaux étudiants ainsi que leur mode de vie et comportement à l'intérieur de leur lieu d'étude, vont subir des transformations. L'accent mis dans notre communication sur les représentations de l'université et de la pratique pédagogique des enseignants du supérieur, sera à appréhender comme un indicateur de l'évaluation de la formation à l'université. Les premiers résultats d'une enquête serviront de base à notre analyse.

L'Enseignement supérieur n'a pas cessé de se développer, accueillant un flux toujours croissant de nouveaux bacheliers. La massification a engendré de nouveaux comportements, de nouveaux rapports aux études, à la famille, à la culture, au loisir... La diversification du public qui a accompagné la massification a contribué à l'émergence de «nouveaux étudiants».

Qui sont-ils? Comment vivent-ils?

Un va-et-vient continu entre les lectures nécessaires à l'élaboration du cadre théorique, les interviews enregistrées et leur formalisation par l'échange au niveau d'un groupe de recherche du C.R.A.S.C, a permis de consolider le groupe dans son effort pluridisciplinaire d'appréhension des étudiants -catégorie cible de notre projet-

Des travaux menés sur les étudiants, nous pouvons retenir à partir d'une synthèse élaborée dans le cadre d'une thèse de doctorat soutenue par Valérie Erlich (1998) éditée sous forme d'un ouvrage: «les nouveaux étudiants, un groupe social en mutation» que les recherches sociologiques se sont plus focalisées sur le fonctionnement du système scolaire, ou en appréhendant les étudiants par référence à l'institution, que sur le quotidien et les pratiques de ces derniers. La diversification du mode de vie étudiant, a donné lieu à de multiples interprétations.

Une première interprétation développe une vision globalement pessimiste de la vie étudiante. Elle voit dans le développement de masse, un facteur puissant d'éclatement du monde étudiant et de «précarisation», par référence à la dégradation de la situation

économique et sociale des étudiants et de leurs conditions de travail. L'université, n'assumant plus son rôle de socialisation, ni de formation professionnelle -les diplômés subissant une dévaluation-, a transformé l'étudiant en un personnage «marginal» et «inadapté».

Pour A. Touraine., «l'étudiant est chassé de l'université traditionnelle et n'est pas admis dans le monde de l'emploi. Il n'est nulle part et dans ce vide ne peut que vivre son rejet des deux univers qui l'expulsent».

R. Boudon qui s'inspire de la théorie du capital humain voit dans ce comportement une rationalité commandée par la crise du système et la dévalorisation des diplômés. Selon l'auteur, les débouchés professionnels s'étant amenuisés, les conditions de vie et de travail des étudiants se sont détériorées et la fréquence des échecs universitaires s'est aggravée. Pour faire face au dépérissement de l'université classique, les étudiants se désimpliquent de la vie étudiante en affectant moins de temps à l'étude tout en maintenant leur temps de loisir indépendant. D'une certaine façon, les analyses beaucoup plus récentes de D. Lapeyronnie et de J.-L. Marie rejoignent ce diagnostic, la désorganisation de l'Université ayant engendré la dissolution du statut étudiant. Les étudiants apparaissent en victimes, incapables de trouver des repères collectifs dans l'université de masse, leurs conduites allant du retrait de la vie universitaire au repli vers la vie privée, de la consommation utilitaire des diplômés à la volonté de la réussite individuelle et à la priorité donnée à l'existence personnelle.

L'éclatement du monde étudiant est accéléré par ailleurs par le déclin du mouvement étudiant, par l'affaiblissement des solidarités collectives étudiantes, par la montée de l'individualisme et la crise des modèles sociopolitiques. Avec les transformations des mentalités qui se concrétisent par la généralisation de l'enseignement et la prolongation des scolarités, on assiste à un mouvement général de «juvénisation» selon l'expression de J.-C. Chamboredon. O. Galland assimile quant à lui cette étape à une période de latence sociale, qu'il dénomme la «post-adolescence». Outre l'étirement de l'adolescence, cette «juvénisation» se concrétise par un allongement de la période d'entrée dans une profession, mais aussi par une station prolongée dans les statuts transitoires familiaux (âges du mariage et de la première naissance plus tardifs, prolongation des étudiants au domicile familial, maintien dans les statuts «prém matrimoniaux» et «préparentaux»...). L'importance de la réussite scolaire entraînerait des attitudes utilitaristes à l'université, fortement réglées par des normes scolaires, qui ressemblent à celles imposées au lycée (autoritarisme de l'enseignant, devoirs imposés...), ceci à l'inverse des attitudes des étudiants des années 1960, celles des «héritiers » qui rejetaient les formes de culture scolaires lycéennes et recherchaient par l'exercice universitaire à atteindre une sorte «d'aventure intellectuelle». Si la diversité culturelle des étudiants est réelle, elle s'accompagne parallèlement de tendances à l'unification.

PROBLEMATIQUE :

Alors qu'il n'était composé que deux universités en 1962, avec deux annexes, embryons de centres universitaires et deux grandes, écoles,

l'Institut National Agronomique (I.N.A) et l'Ecole Nationale polytechnique (E.N.P), le réseau universitaire algérien sera quarante années plus tard complètement transformé pour comprendre désormais 18 universités, 15 centres universitaires, 11 instituts nationaux (I.N.E.S), et 4 écoles normales supérieures (E.N.S).

L'augmentation régulière du nombre des étudiants notamment depuis la réforme de l'enseignement supérieur en 1971 a vu les effectifs passer de 2725 à l'Indépendance à 520000 en l'an 2000. Les prévisions, selon une approche prospective, sont d'un million d'étudiants pour 2008. Une massification toute relative, puisqu'elle est le fait d'un système d'éducation dont est, au fur et à mesure, exclue 80% de la population scolarisée. Les bouleversements engendrés par cette explosion ont abouti ces dernières années à l'émergence d'une réalité, celle des taux de redoublements en première année avoisinant les 60% pour l'année 1998-1999. La durée moyenne d'obtention d'un diplôme de graduation est de dix années (redoublements successifs non réglementaires). L'université est accusée d'être le lieu de délivrance d'une certification formelle sans rapport avec des compétences et des qualifications réelles.

L'interrogation relative à la formation pédagogique des enseignants du supérieur implique une interrogation relative à l'objet-partenaire de la formation. Ne pas perdre de vue une des finalités de la formation - l'exercice de la pensée critique- impose la connaissance de ceux à qui s'adresse la formation. De plus, en l'absence d'évaluation effective et réelle du travail pédagogique, l'avis de l'étudiant peut tenir lieu de diagnostic de situation.

La transition du secondaire au supérieur retiendra plus particulièrement notre attention. Les stratégies d'adaptation au nouvel espace de scolarisation qu'est l'université sont liées au sexe et à la discipline. En prenant à titre d'exemple l'université d'Oran Es-senia nous constatons les résultats suivants:

Des inscrits et des doublants dans 4 filières en 1ère année universitaire pendant l'année 1998-1999 à Oran.

Filière	Nombre des inscrits		Nombre des doublants		Taux des doublants%	
	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons
Droit	634	364	338	305	53%	83,8%
Tronc commun, sc, exact, infor, techno	57	91	14	45	24,5%	49,45%
Tronc commun, sc, nature et vie	264	183	58	59	22%	32,24%
Tc, socio, démo, psycho, philo	152	84	16	15	10,5%	17,85%
Total	1107	722	426	424	38,48%	58,72%

Source : Centre unique - Institut de droit - Université d'Oran.

Ensemble des inscrits = 1829

Ensemble des doublants = 850

Partant de l'idée que le statut d'étudiant s'acquiert par l'appropriation progressive d'un certain nombre de règles du jeu universitaire, d'une

certaine façon d'être (à soi, aux études, à la famille, à la société et aux autres dans l'action collective et le civisme ordinaire) et qui est constitutive de ce que l'on pourrait appeler culture étudiante, l'objectif est la compréhension du rôle de l'université dans la socialisation.

La première année à l'université est une année d'adaptation, de passage pour une population donnée, du mode de fonctionnement réglementé, directif, autocratique du lycée, à un mode de fonctionnement non directif voire anarchique, celui de l'université. Le modèle de référence est puisé chez le jeune étudiant dans l'expérience scolaire acquise sur plus d'une douzaine d'années.

L'échec scolaire est l'échec de la 1^{ère} année universitaire vécu comme passage d'un espace protégé et rassurant accompagné même d'un sentiment de surprotection, celui du lycée, à un espace ouvert générant un sentiment d'abandon où l'étudiant se sent livré à lui-même, celui de l'université.

L'échec est perçu comme la résultante d'une inadaptation signifiant pour le nouveau étudiant une triple rupture:

- Rupture spatio-temporelle
- Rupture socio-cognitive
- Rupture sensori-motrice/socio-affective

Comment peut-on, sans ambiguïté, être positionné dans la catégorie des jeunes et devenir étudiant? Les discours produits sur les étudiants sont le fait d'abord de l'institution, par l'intermédiaire de l'enseignant, de l'administration, des étudiants eux-mêmes, construits dans un espace commun qu'est l'université. C'est à partir du discours produit par l'étudiant que nous appréhenderons la réalité de l'université.

Comment est organisée la formation universitaire?

La nécessité de revisiter les procédures et formalités obligatoires qu'un étudiant est censé parcourir avant de rejoindre l'amphi s'imposera à nous pour qualifier les modalités de réalisation de ce premier rendez-vous qui apparaît comme une véritable galère :

- L'inscription administrative
- L'orientation
- Les emplois du temps
- La localisation géographique des amphis et des salles
- Les transports

En comparant les deux espaces de scolarisation/socialisation, celui du lycée et celui de l'université nous constatons que ces derniers répondent à des logiques de fonctionnement totalement différenciées, ce qui participe à la déstabilisation des étudiants durant la première année universitaire

Les lycéens sont sous contrôle permanent à l'extérieur et à l'intérieur de la classe, dans le cadre d'une organisation spatio-temporelle fermée et délimitée, tandis qu'à l'université prime le caractère ouvert de l'espace,

la non obligation d'assister aux cours et l'inexistence d'un règlement intérieur et de règles clairement prescrites ou en tout cas, pas mises à disposition des nouveaux arrivés

Comment est gérée la rupture entre les deux espaces- lycée/université- et comment s'établit la construction de nouveaux repères chez les nouveaux étudiants?

1 - Démarche méthodologique: sens donné par les acteurs à leur vécu de l'intérieur:

Nous avons interviewé un nombre limité d'étudiants à l'université (un groupe en début de cursus et un autre en fin de cursus). Les résultats obtenus nous ont aidé dans la confection d'un questionnaire à composante majoritaire de questions fermées, qui a été testé auprès d'une population choisie au hasard et qui a bien voulu y répondre alors que la durée de remplissage était d'une heure environ. Ce sont ces premiers résultats combinés que nous soumettons à débat, l'enquête portant sur une population de cinq cent étudiants étant en cours de réalisation.

2 - Comment les étudiants se représentent l'université?

On entre à l'université pour avoir des diplômes, et on y entre parce qu'elle est le prolongement naturel des études au lycée. Nos enquêtés n'avaient pas de projets autres, tout comme leurs parents d'ailleurs, que de poursuivre des études pour accumuler des diplômes. Interrogés sur les finalités de l'université, les étudiants en début et en fin de cursus considèrent la préparation à un métier comme essentiel; la contribution à la progression des savoirs, la transmission des valeurs, le développement de l'esprit critique occupent une place marginale. L'université aujourd'hui, pour les trois quart des enquêtés, produit des chômeurs, pour quelques uns d'entre eux des diplômés et pour aucun de l'élite **(1)**. Bien que l'université soit évaluée négativement, puisque ne répondant pas aux objectifs qui lui ont été assignés, il n'apparaît pas de projets alternatifs chez les étudiants. En réalité, l'université fonctionne d'abord comme un lieu d'acquisition de la culture et peu comme celui de l'apprentissage d'un métier. Cet avis est confirmé par les étudiants au fur et à mesure du temps passé à l'université (si ceux de première année sont partagés entre culture -faiblement majoritaire- et métier, les fins de cursus optent résolument pour la culture). Bien que déçus, ils disent avoir beaucoup appris à l'université par la fréquentation de jeunes gens qui «comprennent la vie» et détiennent l'information: «j'ai appris beaucoup de choses grâce à mes copains». L'université est représentée comme un grand espace dans lequel se nouent plusieurs formes de relations affectives, amicales.... L'université est par analogie productrice de liens sociaux, mais non pas de savoir dans le sens de maîtriser une activité ou posséder des connaissances: «les profs ne nous donnent rien, ils ne savent rien, ils apprennent les trucs par coeur» C'est dans le champ de la culture générale, de la débrouillardise et de l'amitié que l'apport est considéré comme le plus important. En fait, la liberté de circuler dans cet espace qu'est l'université va permettre une meilleure connaissance de soi. Bernard Charlot exprime bien cette figure de «l'apprendre»:

«Apprendre se peut être aussi apprendre à être solidaire, méfiant, responsable, patient..., à mentir, à se battre, à aider les autres..., bref à comprendre les gens connaître la vie, savoir qui on est. C'est alors entrer dans un dispositif relationnel, s'approprier une forme intersubjective, s'assurer un certain contrôle de son développement personnel, construire de façon réflexive une image de soi».(Charlot, 1997).

3 - Rapport aux études et aux enseignants

C'est la première année qui est jugée comme la plus difficile du cursus universitaire. Les problèmes pédagogiques rencontrés dans le déroulement de la scolarité sont considérés comme essentiellement dus aux méthodes d'enseignement utilisées par les enseignants. Les conditions pédagogiques ainsi que les programmes sont invoqués en deuxième et troisième position, mais très loin derrière. C'est aux professeurs qu'est attribuée la cause des redoublements d'abord, et ensuite au manque de travail personnel. Si le niveau des enseignants est évalué comme moyen par plus de la moitié de nos enquêtés, il oscille ensuite plutôt vers le bon pour les étudiants de première année et plutôt vers le faible pour les étudiants de fin de cursus. Pour ces derniers, les méthodes pédagogiques usitées durant le déroulement des enseignements sont un des indicateurs de compétence des enseignants. Interpellés sur les qualités qui devraient être celles d'un enseignant universitaire, la communication avec les étudiants leur apparaît en premier lieu, suivie de près par le respect des étudiants et la justice. Des différences apparaissent entre les réponses des étudiants selon leur ancienneté dans l'université. Si pour les nouveaux, l'accent est mis d'abord sur les qualités de communication puis de disponibilité et de justice, pour les anciens, le respect de l'étudiant est prioritaire, suivi des qualités de justice puis de communication. En fait, les étudiants font référence, à travers leurs propositions, aux composants essentiels du métier de professeur, combinés et hiérarchisés de différentes manières: communiquer des savoirs, construire des relations (comme médiation de l'apprentissage), établir un ordre scolaire permettant à la classe de se dérouler (Dubet, Martccelli 1996). L'amélioration de la situation à l'université passe, pour les étudiants interrogés, par l'amélioration qualitative du corps enseignant puis celle des programmes et cela tout en admettant que l'échec est dû au manque de travail des étudiants et à l'existence de la pratique de la «triche» qui s'est généralisée. Les modalités de gestion par les étudiants des problèmes pédagogiques sont révélatrices du rapport entretenu vis à vis de l'institution universitaire. Plus de la moitié des étudiants optent pour ne pas réagir et préfèrent «se laisser faire» plutôt que d'intervenir de quelque façon que ce soit pour résoudre des difficultés. L'intervention d'organisations estudiantines ou des délégués d'amphis est quasiment exclue comme mode efficace de résolution des problèmes. Par contre, les étudiants de première année invoquent l'intervention des parents comme solution possible. L'enseignant, le directeur, le recteur apparaissent comme des recours marginaux.

Il faut noter que cette analyse concerne surtout les étudiants en début de cursus. Les filles gardent, dans leurs discours sur les difficultés

auxquelles elles ont été confrontées à l'université un rapport d'extériorité et gèrent ces dernières sans faire l'amalgame entre difficultés sociales, problèmes de formation et besoins. Lorsqu'elles évoquent leurs problèmes à l'université, les filles vont droit aux contraintes qui sont à l'origine d'une «médiocre formation» et n'excluent pas leur responsabilité, bien au contraire, elles se culpabilisent de ne pas avoir fourni de suffisants efforts: «on ne travaille pas, on ne lit pas beaucoup»(2). Cela, parce que réussir scolairement pour elles, est devenu essentiel.

Contrairement aux filles, les garçons trouvent toujours le moyen (expressif) de dégager leur responsabilité, et justifier leurs actes et leur désintéressement (stratégie de contournement) par «une inversion du sens»(3) qui transforme le copiage et la tricherie en débrouille, stigmatise les bûcheurs et les traitent de complexés (pour eux ce sont des gens qui essayent de compenser un manque affectif et même physique en s'acharnant dans les études).

4 - Jeunes d'abord, étudiant après?

Les jeunes étudiants s'affirment rarement comme cadres ou futurs cadres, l'idée de représenter une élite est absente chez eux; en fait ce sont des jeunes avant tout. Il n'y a pas de spécificité apparente qui les distingue des autres jeunes mis à part leurs cartables qui sont même vides parfois. Or, le port du cartable est en l'occurrence, l'expression d'une forte demande de visibilité sociale (Duru- Bellat 1995). Le cartable est utilisé aussi comme moyen pour s'asseoir, sachant que ces étudiants passent une grande partie de leur temps assis devant les amphithéâtres, sur les bancs du jardin ou sur le quai. Sur un ton dérisoire et ironique ils expriment leur maxime dans cette vie: avoir son diplôme le plus vite possible par n'importe quel moyen, où même interrompre ses études pour s'engager dans la vie professionnelle, travailler, «gagner une place»(4), mieux encore, «s'engager», «devenir un officier», «faire de l'argent» et peut être après se marier.

C'est ainsi que l'étudiant d'aujourd'hui est perçu comme: sans niveau, tricheur avec des comportements non civiques. L'étudiant d'hier, par contre, est présenté comme quelqu'un: de cultivé, de mature et de correct dans son apparence. Malgré ce descriptif totalement négatif, nos étudiants dans leur grande majorité considèrent qu'il existe des différences entre un jeune qui a fait des études supérieures et un jeune qui n'a pas fréquenté l'université. Cette différence est perceptible d'abord dans la façon de parler puis dans le raisonnement et dans le statut occupé dans la famille (un étudiant est mieux écouté). Il y a une sorte de reconnaissance de l'université dans la socialisation. L'expérience acquise par les étudiants dans l'expérimentation des différents espaces universitaires, singulière et commune, dénote de l'existence de référents renvoyant au modèle de l'héritier.

A la recherche d'une forte identité sociale, stratégie de différenciation.

Les jeunes filles universitaires s'affirment plus en tant qu'étudiantes, elles essayent continuellement de se démarquer de celles qui n'ont pas «eu la chance d'être à l'université», et même de se distinguer entre elles par leurs langages (elles essaient de choisir les mots qui conviennent, elles utilisent une langue plus correcte et habile que celle des garçons, le français surtout; par leur comportement, elles tentent une certaine mise à distance de la société (stratégie de différenciation).

Faut-il aussi noter l'ambiguïté qui imprègne la représentation des études chez ces étudiants: pour eux les études constituent une perte de temps, le niveau est trop bas, les méthodes et les programmes d'enseignement sont archaïques; une dévalorisation de la formation universitaire n'empêche pas une valorisation d'eux-mêmes et en même temps de leurs diplômes: «Je ne vais pas avoir une licence pour aller à la fin enseigner dans une école primaire, non?»⁽⁵⁾. «Je me casserai la tête pendant cinq années dans le but d'avoir mon ingénieur, pour devenir prof?»⁽⁶⁾. Les étudiants savent en fait que les diplômes leur assurent une plus ou moins forte identité sociale, Or, l'intériorisation d'une image négative de l'université (en particulier chez les étudiants qui sont en début de cursus) est une forme d'identification à des expériences particulières qui peuvent être celles d'un copain, d'un frère ou d'un parent.

CONCLUSION :

Les appréciations particulières des étudiant de première année dans leurs rapports aux études, au mode de gestion des difficultés rencontrées lors du cursus, à leurs attentes en matière d'encadrement, permettent d'affirmer la spécificité de traitement en vue d'assurer une transition plus harmonieuse ou du moins qui ne participerait pas à provoquer des difficultés supplémentaires. L'existence de projets d'avenir permettrait de donner plus de sens à la présence dans l'espace universitaire et pourrait aboutir à une plus grande implication et mobilisation des compétences.

Une logique de survie et d'attente, amène les étudiants à déployer des stratégies de réussite limitant l'effort et augmentant la rentabilité (notes aux examens).

Le diplôme est dépouillé de sa valeur intellectuelle. Il est perçu comme un instrument. Cette perception est la conséquence du rapport d'extériorité que les étudiants ont construit, et peut fonctionner comme un indicateur de non partage des objectifs de l'université.

Le système universitaire apparaît comme infantilisant : le mode d'organisation et de fonctionnement laisse peu de place au «travail», petit boulot.

Références bibliographiques

Erlich V, 1998. *Les nouveaux étudiants, un groupe social en mutation*. Ed Armand Colin.

Charlot, 1997, *Du rapport au savoir, éléments pour une théorie*. Ed Economica.

Dubat F. Martccelli, 1996. *A l'école : sociologie de l'expérience scolaire*. Ed. du Seuil.

Durru Bellat M, 1995. Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychologiques. *In Revue Française de pédagogie, n°110, 1er trimestre*.

Notes

(*) Sociologue, chercheur au CRASC

(1) Il est symptomatique de constater que le mot élite a dû que ce soit en français ou en arabe être explicité dans le langage courant, car il ne semblait avoir aucune signification pour nos étudiants

(2) Etudiant en 2^{ème} année, droit.

(3) Expression de Vincent de Gaulejarc et Isabelle Taboada Lénonetti.

(4) Etudiant en 1^{ère} année, psychologie.

(5) Etudiant en 3^{ème} année, psychologie

(6) Etudiant en 1^{ère} année, biologie